



PEINES D'AMOUR

(Chanson)

HOMMAGE A MLL^e MARIE-LOUISA L....

Lorsque l'on aime et que dans l'âme
Des traits chéris sont imprimés,
On fait des rêves tout de flamme
Nos pensers en sont embaumés !
Mais bientôt naissent les alarmes,
Quand le retour est négligé :
Ah ! Dieu qu'il fait couler de larmes
L'amour qui n'est point partagé !

Parfois l'on aime et l'on rencontre
Des obstacles sur son chemin,
Quelque raison vient à l'encontre,
On ne peut se serrer la main.
Forcément sont rompus les charmes,
L'amour revit dans l'amitié ;
Mais Dieu ! qu'il fait couler de larmes
L'amour qu'on brise sans pitié !

Lorsque l'on aime et qu'on nous aime
C'est l'idéal du vrai bonheur,
Pourvu que rien n'altère même
L'enchantement de notre cœur !
Mais si, par toute sorte d'armes,
On combat ce plaisir d'aimer,
Ah ! Dieu qu'il fait couler de larmes
L'amour qu'on cherche à comprimer !

Souvent un cœur avec le nôtre
A l'unisson avait battu ;
Quelqu'un survient qui pour un autre
Voudrait tenter notre vertu.
On nous prodigue les alarmes,
On parvient à nous abuser,
Mais Dieu ! qu'il fait couler de larmes
L'amour qu'on se laisse imposer !

Quand l'être aimé croit et nous aime,
Que nul mortel n'en est jaloux,
C'est la félicité suprême ;
Il n'est point de plaisir plus doux !
D'un tel bonheur goûtons les charmes ;
Que les vaincus soient aux vainqueurs !
De joie, alors, versons des larmes
Car l'amour vrai règne en nos cœurs !

Friedr. Glun

UN AMI

I



L'ÉTÉ dernier, je m'octroyai
quinze jours de villégiature
aux bords de la mer, dans
le petit port de Cayeux, à
l'embouchure de la baie de
la Somme.

La population se compose
surtout de pêcheurs, qui
sont considérés comme les
plus robustes de ces con-
trées.

Je passais la plus grande
partie de la journée sur la plage, et j'avais
souvent remarqué une maisonnette toute revêtue
de chèvre feuille et de vigne grimpante. Par la
porte ouverte, on voyait les ustensiles de ménage
reluisants contre le mur ; sur une table recouverte
d'une nappe bien blanche étaient la miche de pain
bis, du beurre frais et des radis roses. L'appétit
venait rien qu'à les regarder, et je me disais :

— C'est étrange, tout de même, comme les pau-
vres gens peuvent être heureux, sans avoir autre
chose pour mettre la farine dans la huche et le
pain sur la planche que le travail de leurs bras !

Les hôtes de ce logis étaient un pêcheur d'en-
viron trente ans, une jeune femme et un petit garçon
de cinq ans à peine.

Tout était propre et riant dans la maison.

Derrière, s'étendait un enclos régulièrement
planté d'arbres fruitiers ; le pré était fleuri ; matin
et soir, on voyait la jeune femme appeler chien,
chat, chèvre et couvées, donner la pâtée et la li-
tière aux uns, répandre aux autres le pur froment,
et comme elle riait, lorsqu'elle voyait l'espiègle
chèvre s'enlever soudain des quatre pattes et gal-
loper, la queue en l'air !

Je désirais vivement faire la connaissance des
propriétaires de la maisonnette : une occasion se
présenta bientôt.

Un jour, en passant, j'entendis pleurer. La
porte était ouverte, et, en ma qualité de médecin,
je demandai si mes soins pouvaient être utiles.
Aucun accident grave n'était arrivé : l'enfant était
tombé et s'était fait une contusion au front.

Le père me remercia et m'offrit de me reposer
un peu ; j'acceptai l'invitation avec empressement.
Je le félicitai du bonheur dont il paraissait jouir
et lui demandai des détails sur sa profession. Il
me répondit avec bonhomie et termina en disant
que son bonheur serait parfait sans la perte d'un
ami qu'il aimait comme un frère.

— C'est toute une histoire ajouta-t-il : je vous la
raconterai si vous voulez, car je suis toujours heu-
reux de parler de mon compagnon d'enfance.

— Je comprends toutes les douleurs, lui dis-je ;
c'est vous donner l'assurance que je sympathiserai
à la vôtre.

II

Le pêcheur me fit le récit suivant :

— Il y a dix-huit ans, Jacques et moi nous étions
comme des frères, nous arions sucé le même sein,
nous ne nous serions ni plus ni moins aimés.

— A douze ans, nous aidions les pêcheurs à bord
des barques et nous commençons à gagner quel-
ques sous. Un beau jour, nous embrassâmes nos
mères, et en route pour les voyages au long cours !
Six ans après, le village de Cayeux vit revenir
deux beaux matelots ; c'était nous deux, sans nous
vanter : Jacques droit comme un sapin, bras de
fer, cœur loyal, rieur, déterminé, l'éclair aux yeux ;
moi... oh ! moi, il y en avait de plus laids !

— Gens et villages me semblèrent les mêmes, ou
peut s'en faut.

— A une exception près, cependant ; Jeanne
Vernier, la fille du garde-côte. Nous avions laissé
une gamine maigrette ; je retrouvais une grande
et gracieuse jeune fille, à enjoler tout l'équipage
de la flotte, avec ses beaux yeux et ses accortes
façons ! En conséquence de quoi nous devînmes
bons amis, le père Vernier et moi, de manière que
je restais assis des heures entières dans la petite
chambre, là-bas, l'oreille aux histoires du père, les
yeux sur la fille.

— Jacques y venait aussi quelquefois.

— Un soir que nous causions tous deux, assis sur
un banc, près d'une table, devant la fenêtre de ma
maison :

— Jacques ! dis-je, levant mon verre, à la belle
dont j'ai attaché les couleurs à mon grand mât, à la
femme de mon cœur !... à Jeanne Vernier !

— Jacques pâlit. Il se leva, ému, tremblant. Il
n'en fallait pas plus ; j'avais compris.

— Camarade !

— Présent.

— Tu l'aimes, n'est-ce pas ?

— Parbleu !

— Nous étions là, droits, les yeux dans les yeux ;
une minute se passe, je tends la main, Jacques la
prend.

— Frère, que je dis, parle-lui le premier.

— Non, non ! qu'il balbutie.

— Après quoi, il accepte.

Le jour suivant, rien ; point de Jacques jusqu'au
soir.

— J'allais et venais sur la grève, regardant les
voiles en mer, les étoiles au ciel. Je pensais à
Jeanne et je me demandais ce que je ferais de moi
si elle consentait à naviguer de conserve avec
Jacques... lorsqu'il s'avance, pâle, les yeux
mornes.

— Camarade, dit-il, ce n'est pas moi qu'elle
veut... Dieu la bénisse !... A toi !

— Bien ; à mon tour !

— Il faut l'avouer, je me sentais dans une rude
mer !

— Le lendemain, je prends mon parti : je m'é-
quipe, et, fin figolant, toile au vent, je me dirige
vers la maison du garde-côte.

— Mais une fois dans ces parages, adieu ma vail-
lance ! Je rôde autour, je guette à travers les fe-
nêtres. Jeanne, seule, bien sagement établie près
d'une table, raccommodait un vieux veston de son
père.

— Pas de ça ! que je me fais à moi-même :
assez lambiné !

— Je pousse la porte, je me lance dedans,
droit vers elle ;

— Bonsoir, Jeanne !

— Elle me regarde toute surprise, devient pour-
pre :

— Oh ! bonjour, M. Daniel !

— Je... courais des bordées... et voilà,
j'ai pensé amarrer un moment...

— Mon père sera bien aise de vous voir, M.
Daniel ; il va rentrer ; asseyez vous.

— Le souffle me manquait, vous pouvez m'en
croire.

— Bien ! que je balbutie, sans vous gêner,
Jeanne, je vais rester pour un petit bout de con-
versation.

— Jeanne, les yeux baissés, travaillait toujours.
Nous demeurons comme ça pendant un quart
d'heure. Ça ne marchait pas. Je me redresse et
je dis :

— Il fait chaud !

— Jeanne me considéra, l'air étonné.

— Chaud ! que je répète.

— Elle semblait émue ; pourtant, elle se remit :

— Oh !... certainement ! répondit-elle.

— Je retourne chez nous... Bonsoir, Jeanne.

— Elle me pria bien doucement d'attendre son
père quelques instants encore ; mais je sentais,
moi, que j'avais joliment avancé les affaires, de
sorte que je mis le cap sur notre logis.

— Ma sœur, qui savait mon cas, se tenait aux
aguets : pas plus tôt que je lui ai raconté l'his-
toire, la voilà qui hausse les épaules, m'appelle
serin, idiot, vieux ponton démanté, toutes sortes de
paroles déplacées... et me renvoie le lendemain
chez Jeanne, dès l'aube, astiqué pis que la veille.

— Rien n'avait pu empêcher ma sœur, quand
même je me défendais comme un requin, de m'em-
boîter le cou dans un vieux col de chemise à mon
père, bourré d'empois, autant dire du fer-blanc.

— J'arrive, j'entre, je m'assis sur la même chaise,
devant Jeanne, effroyablement malheureux, rap-
port à ce fichu col.

— C'est égal ; je rassemble mon énergie et je
dis :

— Jeanne, nous avons convenu, Jacques et
moi, comme c'est un habile matelot, bien connu
pour son bon caractère, sa fermeté, sa sobriété,
que chacun, homme, femme et enfant, le tient pour
aussi brave qu'un lion, plus doux qu'un mouton et
que toute jeune fille pourrait être fière et heureuse,
et que...

— J'avais débité ça tout d'une haleine, avec cet
imbécile de col qui me sciait, si émerveillé de ma
tirade que ce fut qu'au bout, à court de mots, que
je m'arrêtai net, réfléchissant tout à coup quelle
drôle de chose c'était d'enfourcher l'éloge de mon
ami Jacques quand je n'avais à dire que : " Vou-
lez-vous être ma femme ! "

— Est-ce au nom de Jacques que vous veniez ?
fit Jeanne redressant la tête d'un geste fier.

— Je voyais trembler ses lèvres ; alors, je me
lève :

— Non, Jeanne ! Je viens vous dire que je
vous aime en toute loyauté, et, si par hasard vous
pensez pouvoir prendre garde à un rude compagnon
comme moi, vous demander d'être ma femme...
ma femme, Jeanne, choyée, protégée, chérie jus-
qu'à la mort !

— Plus belle qu'un bouton de rose, des larmes
dans les yeux, Jeanne dit tout bas :

— Je le veux !

— Et je l'embrassai, ah ! je vous réponds !...
j'étais transporté de bonheur... quand même cet
infernale col me coupât les oreilles !

III

— Le même soir, je dis à Jacques :